



« Pour que vous croyiez... »

Lecture de l'Évangile selon saint Jean
dans l'élan de l'Année de la foi

Lettre pastorale sur l'Église et les sacrements

+ fr. Robert Le Gall, Archevêque de Toulouse



JEAN-FRANÇOIS SALLES

« Pour que vous croyiez... »

En cette Année de la foi qui s'achève, j'ai souhaité que l'on relise dans le diocèse l'Évangile selon saint Jean. En effet, à la fin d'une première conclusion au terme du chapitre 20, on peut lire ceci : *« Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence de ses disciples et qui ne sont pas mis par écrit dans ce livre. Mais ceux-là y ont été mis afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et afin que, par votre foi, vous ayez la vie en son nom »* (30-31). À la fin du chapitre suivant, qui est le dernier, il est précisé que son auteur est le disciple qui rend témoignage et qui sait que son témoignage est vrai. La dernière phrase de saint Jean fait écho à celle que nous venons de citer : *« Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; et s'il fallait rapporter chacune d'elles, je pense que le monde entier ne suffirait pas pour contenir les livres qu'on écrirait ainsi »* (21, 25).

« Beaucoup de choses », « beaucoup de signes » : les expressions sont très voisines ; elles ont le même objectif : amener à la foi, ou, plus exactement, à l'acte de croire. À travers quels événements, quels signes, Dieu nous parle-t-il

aujourd'hui ? Dans l'Évangile selon saint Jean, les temps, les paroles et les signes sont liés : pour croire, aujourd'hui comme au temps des Apôtres, il faut écouter et regarder avec un cœur droit. « *Crois-tu au Fils de l'homme ?* » demande Jésus à l'aveugle-né qui a recouvré la vue. « *Et qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ?* » répond ce dernier, en montrant la disposition de son cœur. « *Tu le vois et c'est lui qui te parle* » reprend Jésus. Il dit : « *Je crois, Seigneur, et il se prosterna devant lui.* » (Jn 9, 35-38) La suite peut nous interroger aussi : « *Jésus dit alors : "Je suis venu en ce monde pour une remise en question : pour que ceux qui ne voient pas puissent voir, et que ceux qui voient deviennent aveugles"* ». À propos de ceux qui ne voulaient pas voir, Jean écrit : « *Malgré tous les signes qu'il avait accomplis devant eux, les Juifs ne croyaient pas en lui.* » (12, 37)

Nous allons revoir ensemble quelle béatitude est pour nous l'acte de croire (1^{er} chapitre page 4 de cette lettre) et à quels « signes » nous devons être attentifs pour croire (2^e chapitre page 9). Nous pourrons, alors, nous arrêter

aux sacrements de la foi et à la manière dont nous en vivons et dont nous les proposons (3^e chapitre page 15). Nous finirons par poser notre regard sur l'Église, « *sacrement universel du salut* », comme en parle souvent le deuxième concile du Vatican, et ce dès la première page de la Constitution *Lumen gentium* (4^e chapitre page 21).

Le quatrième Évangile, un appel à l'acte de croire

Thomas n'était pas avec les autres Apôtres le soir de la Résurrection ; quand ses frères lui disent qu'ils ont vu le Seigneur, il ne consent pas à croire avant de voir lui-même et de toucher. Jésus se prête à cette exigence, non sans lui reprocher son attitude : « *Cesse d'être incrédule, sois croyant !* » (20, 27). Tout l'Évangile de Jean est fait pour ce passage, un retournement semblable à celui de Marie-Madeleine au tombeau. Thomas prononce la confession de foi que le Seigneur attend de nous : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* », mais Jésus ajoute : « *Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu.* » Comme le dit saint Grégoire le Grand, « *cette béatitude est la nôtre* ». Au cœur de sa première Lettre encyclique, le pape François montre comment, dans l'Évangile selon saint Jean, la foi, la vue, l'écoute et le toucher se rejoignent : La connexion entre la vision et l'écoute, comme organes de connaissance de la foi, apparaît avec la plus grande clarté dans l'Évangile de Jean. Selon le quatrième Évangile, croire c'est écouter et, en même temps, voir. L'écoute de la foi advient selon la forme de connaissance qui caractérise l'amour :

c'est une écoute personnelle, qui distingue la voix et reconnaît celle du Bon Pasteur (cf. Jn 10, 3-5) ; une écoute qui requiert la *sequela*, comme cela se passe avec les premiers disciples qui, « *entendirent ses paroles et suivirent Jésus* » (Jn 1, 37). D'autre part, la foi est liée aussi à la vision. Parfois, la vision des signes de Jésus précède la foi, comme avec les Juifs qui, après la résurrection de Lazare, « *avaient vu ce qu'il avait fait, crurent en lui* » (Jn 11, 45). D'autres fois, c'est la foi qui conduit à une vision plus profonde : « *si tu crois, tu verras la gloire de Dieu* » (Jn 11, 40). Enfin, croire et voir s'entrecroisent : « *Qui croit en moi [...] croit en celui qui m'a envoyé ; et qui me voit, voit celui qui m'a envoyé* » (Jn 12, 44-45). Grâce à cette union avec l'écoute, la vision devient un engagement à la suite du Christ, et la foi apparaît comme une marche du regard, dans lequel les yeux s'habituent à voir en profondeur. Et ainsi, le matin de Pâques, on passe de Jean qui, étant encore dans l'obscurité devant le tombeau vide, « *vit et crut* » (Jn 20, 8), à Marie de Magdala qui, désormais, voit Jésus (cf. Jn 20, 14) et veut le retenir, mais est invitée à le contempler dans sa marche vers le Père, jusqu'à la pleine confession de la même Marie de Magdala devant les disciples : « *j'ai vu le Seigneur !* » (cf. Jn 20, 18).

Comment arrive-t-on à cette synthèse entre l'écoute et la vision ? Cela devient possible à partir de la personne concrète de Jésus, que l'on voit et que l'on écoute. Il est la Parole faite chair, dont nous avons contemplé la gloire (cf. Jn 1, 14). La lumière de la foi est celle d'un Visage sur lequel on voit le Père. En effet, la vérité qu'accueille la foi est, dans le quatrième Évangile, la manifestation du Père dans le Fils, dans sa chair et dans ses œuvres terrestres, vérité qu'on peut définir comme la « *vie lumineuse* » de Jésus. Cela signifie que la connaissance de la foi ne nous invite pas à regarder une vérité purement intérieure. La vérité à laquelle la foi nous ouvre est une vérité centrée sur la rencontre avec le Christ, sur la

contemplation de sa vie, sur la perception de sa présence. En ce sens, saint Thomas d'Aquin parle de l'*oculata fides* des Apôtres — une foi qui voit! — face à la vision corporelle du Ressuscité. Ils ont vu Jésus ressuscité avec leurs yeux et ils ont cru, c'est-à-dire ils ont pu pénétrer dans la profondeur de ce qu'ils voyaient pour confesser le Fils de Dieu, assis à la droite du Père.

« C'est seulement ainsi que, à travers l'Incarnation, à travers le partage de notre humanité, pouvait s'accomplir pleinement la connaissance propre de l'amour. La lumière de l'amour, en effet, naît quand nous sommes touchés dans notre cœur; nous recevons ainsi en nous la présence intérieure du bien-aimé, qui nous permet de reconnaître son mystère. Nous comprenons alors pourquoi, avec l'écoute et la vision, la foi est, selon saint Jean un toucher, comme il l'affirme dans sa première lettre: "[...] ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux [...] ce que nos mains ont touché du Verbe de vie" (1 Jn 1, 1). Par son Incarnation, par sa venue parmi nous, Jésus nous a touchés, et, par les Sacrements aussi il nous touche aujourd'hui; de cette manière, en transformant notre cœur, il nous a permis et nous permet de le reconnaître et de le confesser comme le Fils de Dieu. Par la foi, nous pouvons le toucher, et recevoir la puissance de sa grâce. Saint Augustin, en commentant le passage sur l'hémorroïse qui touche Jésus pour être guérie (cf. Lc 8, 45-46), affirme: "Toucher avec le cœur, c'est cela croire". La foule se rassemble autour de Lui, mais elle ne l'atteint pas avec le toucher personnel de la foi, qui reconnaît son mystère, sa Filiation qui manifeste le Père. C'est seulement quand nous sommes configurés au Christ, que nous recevons des yeux adéquats pour le voir. »¹

Au tout début du quatrième Évangile, « au commencement », le Prologue ne parle pas seulement d'aveuglement, comme celui dont parle Jésus aux Juifs (9, 39), mais d'un mystère

d'obscurité. Jean revient souvent sur ce combat entre la lumière et les ténèbres: « *La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée* ». Le Verbe du commencement sans commencement était auprès de Dieu; il était Dieu; il était la vie, la lumière des hommes. Envoyé par Dieu, et à ce titre « *apôtre* », Jean Baptiste vient comme annonciateur de la Lumière: « *Il était venu comme témoin, pour rendre témoignage à la Lumière, afin que tous croient par lui.* » (1, 1-7). Jean comme Jésus, comme les Apôtres, comme l'Évangile, nous invite à croire. Au pied de la Croix, au moment où l'eau et le sang sortent du côté de Jésus, l'autre Jean écrit: « *Celui qui a vu rend témoignage, afin que vous croyiez vous aussi* » (19, 35).

La Lumière n'a pas été reconnue, les siens n'ont pas reçu Jésus, « *mais tous ceux qui l'ont reçu, ceux qui croient en son nom, il leur a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (1, 12). Le pape émérite Benoît XVI a commenté ce passage dans son livre sur *L'enfance de Jésus*: « *Qui croit en Jésus entre, par la foi, dans l'origine personnelle et nouvelle de Jésus, reçoit cette origine propre. En eux-mêmes, tous ces croyants ont été, avant tout, "engendrés par le sang et la volonté de l'homme". Mais la foi leur confère une nouvelle naissance: ils entrent dans l'origine de Jésus-Christ, qui désormais, devient leur origine même. En vertu du Christ, par la foi en Lui, ils sont à présent engendrés par Dieu. Notre vraie généalogie est la foi en Jésus, qui nous donne une nouvelle origine, nous fait naître de Dieu.* »² En effet, tout le quatrième Évangile est écrit pour que, par notre foi, nous ayons la vie en son nom (cf. 20, 31).

Cette foi n'est pas seulement proposée aux Juifs, ceux que l'évangéliste appelle « *les siens* ». À cet égard, le chapitre 4 manifeste l'universalité du salut. On sait que le Message final du Synode sur la nouvelle évangélisation s'ouvre sur le dialogue de Jésus avec la

1. *Lumen fidei*, 29 juin 2013, n. 30-31

2. Paris, Flammarion, 2012, p. 24-25

« L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit.
L'Église se fait parole ; l'Église se fait message ;
l'Église se fait conversation. » (Paul VI)

Samaritaine³. Jésus se rend disponible : il se repose et il attend ; c'est lui qui, à l'étonnement de la femme puis des disciples, engage la conversation. Selon la formule de Paul VI, dans l'esprit du concile Vatican II, « *l'Église se fait conversation.* »⁴ Comment, dans notre diocèse, allons-nous au-devant des gens, dans un mouvement missionnaire ?

Ma dernière *Lettre pastorale* nous invitait à partir à la rencontre de ceux qui attendent – plus nombreux que nous ne le pensons – l'annonce de la Bonne Nouvelle⁵. « *Femme, crois-moi* », dit Jésus à la Samaritaine ; connue, reconnue délicatement en sa personne et en sa vie, elle écoute et s'interroge : « *Ne serait-il pas le Messie ?* » (4, 29. cf. 20, 31). La femme se fait apôtre, presque au scandale des Apôtres : « *Beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en Jésus, à cause des paroles de cette femme.* » (4, 39) Ils vinrent rencontrer Jésus à leur tour et l'invitèrent à demeurer chez eux : le verbe demeurer a une grande portée en saint Jean (cf. 1, 38 : « *Rabbi, où demeures-tu ?* » Voir aussi 15, 4-11). Après deux jours, le fruit de cette présence est clair : « *Ils furent encore beaucoup plus nombreux à croire à cause de ses propres paroles et ils disaient à la femme : "Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons maintenant ; nous l'avons entendu par nous-mêmes, et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde."* » (4, 41-42) À nous de faire comme la Samaritaine pour

que les hommes et les femmes d'aujourd'hui fassent, à leur tour, l'expérience du salut dans la rencontre avec Jésus. N'est-ce pas ce à quoi nous exhorte notre pape François, quand il nous demande d'aller vers « *les périphéries existentielles* » ? Il a dit clairement qu'il voulait une Église pauvre, pour les pauvres ; et nous avons ajouté à Diaconia 2013 : avec les pauvres ou par les pauvres, en donnant la parole aux pauvres, en leur donnant une place, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Église.

L'expérience du salut, du Sauveur, se fait, pour nous, dans la foi, à travers ses paroles, ses œuvres et les signes qu'il nous donne ; ce qui ouvre la porte aux sacrements de la foi. Pour nous inviter à croire en lui, le Verbe de Dieu nous parle, il agit et nous donne des signes, ce qui est manifeste tout au long du quatrième Évangile.

L'enseignement de Jésus a frappé tous ses contemporains, comme en témoignent les quatre Évangiles : il ne le donnait pas à la manière des scribes. Depuis le Sermon inaugural sur la montagne, le plus clair de son temps, il le consacre à enseigner, soit les foules soit ses disciples. On le voit surtout en saint Jean.

À la fête des Tentés par exemple, il est dit qu'au Temple il « *se mit à enseigner* ». « *Dans leur étonnement* – continue le texte – *les Juifs disaient : comment cet homme connaît-il tant de choses sans avoir fait d'études ?* » (7, 14-15). Ce qui donne à Jésus l'occasion de préciser d'où il vient⁶ et de qui procède sa doctrine : « *Mon enseignement n'est pas le mien : c'est*

3. Du 26 octobre 2012, cf. n. 1

4. Première Lettre encyclique de Paul VI, *Ecclesiam Suam*, du 6 août 1964, n. 67
Voir page 30 de cette lettre.

5. p. 18

6. Cf. Benoît XVI, *L'enfance de Jésus*, chap. 1 : « *D'où es-tu ?* »

l'enseignement de celui qui m'a envoyé. Celui qui veut faire la volonté de Dieu saura si cet enseignement vient de Dieu ou si je ne parle qu'en mon nom. » (7, 16-17) La droiture du cœur met en harmonie avec la source de toute vérité. Un avec son Père, Jésus ne peut enseigner que ce qu'il reçoit de lui : il sait par ce qu'il est ; voilà d'où vient son autorité qui impressionne tout le monde. Les chefs des prêtres et les pharisiens voulaient l'arrêter et ils envoient des gardes pour cela ; ils reviennent sans lui et ne savent qu'exprimer ce témoignage : « *Jamais un homme n'a parlé comme cet homme !* » (7, 46) On ne peut comprendre sa parole si l'on n'est pas accordé à elle de l'intérieur, par une naturalité que donne l'obéissance de la foi.

Les pharisiens reprochent à Nicodème de se faire le disciple de Jésus, parce que, dans sa droiture, il refusait de le condamner sans l'entendre vraiment et sans examiner ses œuvres (cf. 7, 50-51). Nicodème était déjà venu trouver Jésus, de nuit, impressionné par les signes qu'il accomplissait autant que par ses paroles. Jésus lui avait répondu : « *Amen, amen, je te le dis : nous parlons – curieux pluriel par lequel il évoque le Père – de ce que nous savons, nous témoignons de ce que nous avons vu, et vous n'acceptez pas notre témoignage.* » Vient alors l'appel à la foi : « *Si vous ne croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ?* » (3, 11-12)

Jésus se plaint souvent de ne pas être écouté ni compris : « *Celui qui vient du ciel rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne n'accepte son témoignage. Mais celui qui accepte son témoignage certifie par là que Dieu dit la vérité.* » (3,32-33) Dans la longue et poignante altercation du chapitre 8 avec les pharisiens, Jésus revient sur le témoignage qui est le sien : « *Oui, moi je me rends témoignage à moi-même, et pourtant c'est un vrai témoignage, car je sais d'où je suis venu, et où je m'en vais. [...] Moi, je me rends témoignage à moi-même,*

et le Père, qui m'a envoyé, témoigne aussi pour moi. [...] Vous ne connaissez ni moi ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtrez aussi mon Père. » (8, 14.18-19) Le péché, les ténèbres, l'aveuglement, c'est de refuser les témoignages du Père et du Fils : « *Si vous ne croyez pas que moi, Je Suis, vous mourrez dans vos péchés.* » (24) « *Parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas. [...] Si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?* » (45-46) Jésus, lui qui est la Vérité et la Vie, souffre profondément du rejet et de la haine dont il est l'objet ; il est obligé de faire le diagnostic suivant, qui est terrible : « *Celui qui vient de Dieu écoute les paroles de Dieu. Et vous, vous n'écoutez pas, parce vous ne venez pas de Dieu.* » (47)

C'est pourquoi, au terme de son enseignement public, Jésus affirme avec force : « *Celui qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en celui qui m'a envoyé ; et celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. Moi qui suis la lumière, je suis venu dans le monde pour que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres.* » (12, 44-46) Nous voici revenus au début du Prologue.

En l'Année de la foi pour la nouvelle évangélisation, nous nous sommes demandé comment nous écoutions la parole de Jésus, comment nous revenions sur ses enseignements, comment nous entrions avec lui dans le mystère du Père, qui est le secret qu'il lui tient tant à cœur de nous communiquer. Le titre de « *Témoin fidèle* » est le premier de la petite litanie par laquelle le début de l'*Apocalypse* de saint Jean salue Jésus : « *Le témoin fidèle, le premier d'entre les morts, le souverain des rois de la terre, lui qui nous aime et nous a délivrés de nos péchés par son sang* » (1, 5). Avec les deux témoins du chapitre 11 de l'*Apocalypse*, avec les martyrs d'hier et d'aujourd'hui (en grec, le mot *martyr* signifie témoin), nous avons à transmettre au monde, à ceux que nous côtoyons en famille, dans nos milieux professionnels et associatifs, la Bonne Nouvelle de ce qui nous fait vivre :

« *Ce que nous avons entendu, ce que nous avons contemplé de nos yeux, ce que nous avons vu et que nos mains ont touché, c'est le Verbe de vie, et nous portons témoignage, nous vous annonçons cette vie éternelle qui était auprès du Père et qui s'est manifestée à nous* ». On reconnaît, en ces lignes, le commencement de la première lettre de saint Jean, cité au début de ma *Lettre pastorale* (septembre 2008).

Les œuvres de Jésus

La parole, l'enseignement, la doctrine de Jésus nous invitent à croire en lui et à ce qu'il nous dit de son Père et de la part de son Père. Ses œuvres – entendons ses guérisons et ses miracles – ont pour but de confirmer son enseignement, pour aider à croire. C'est dans le contexte polémique du sabbat que Jésus commence à parler de l'œuvre de Dieu en référence à la Création : « *Mon Père, jusqu'à maintenant est toujours à l'œuvre, et moi aussi je suis à l'œuvre* » (5, 17). Tout ce premier grand discours de Jésus, du chapitre 5, porte sur l'œuvre, par excellence, de Dieu et de son Fils, qui est la Résurrection et la vie : « *Amen, amen, je vous le dis : le Fils ne peut rien faire de lui-même, il fait seulement ce qu'il voit faire par le Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait. Il lui montrera des œuvres encore plus grandes, si bien que vous serez dans l'étonnement. Comme le Père, en effet, relève les morts et leur donne la vie, le Fils, lui aussi, donne la vie à qui il veut.* » (19-21)

L'Œuvre ou le chef-d'œuvre de Jésus sera, en effet, dans l'unité active avec le Père,

tout son Mystère pascal de mort et de résurrection ; sa propre Résurrection d'entre les morts sera le principe de celle de tous ceux qui croiront en lui pour la vie éternelle. Les autres œuvres y conduisent : « *J'ai pour moi un témoignage plus grand que celui de Jean : ce sont les œuvres que le Père m'a données à accomplir ; ces œuvres, je les fais, et elles témoignent que le Père m'a envoyé.* » (36)

Au moment où son ami Lazare tombe gravement malade, Jésus ne fait rien, volontairement. Il prépare ainsi une œuvre « *plus grande* », celle de la résurrection de Lazare, annonciatrice de la sienne : elle sera pour la gloire de Dieu et de son Fils. De fait, Jésus dit clairement à ses disciples : « *Lazare est mort, et je me réjouis de n'avoir pas été là, à cause de vous, pour que vous croyiez.* » (11, 14-15) Avec Marthe, sœur de Lazare, qui entend bien que son frère ressuscitera, mais, pense-t-elle, au dernier jour, Jésus se fait insistant : « *Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra, et tout homme qui vit et qui croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?* » (25-26) Face au tombeau, quand il commande d'enlever la pierre et que Marthe s'inquiète des conséquences après quatre jours, il reprend : « *Ne te l'ai-je pas dit ? Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu.* » (40) À ce moment clé, Jésus a frêmi d'émotion, car il voit venir sa passion, sa propre mort et sa résurrection, tout son Mystère pascal en somme, son chef-d'œuvre d'amour qui va jusqu'au bout pour son Père et pour nous (cf. 13, 1 et 14, 31).

Les Juifs sont mis, avec la résurrection de Lazare, au pied du mur de la foi, eux qui



« *L'Œuvre ou le chef-d'œuvre de Jésus sera, en effet, dans l'unité active avec le Père, tout son Mystère pascal de mort et de résurrection.* » (+fr. Robert Le Gall)



« Un signe est une réalité tangible qui indique autre chose ;
il a son existence propre, mais il oriente vers quelque chose d'autre. »

(+fr. Robert Le Gall)

feignaient de dire : « *Combien de temps vas-tu nous laisser dans le doute ? Si tu es le Messie, dis-le nous ouvertement.* » Jésus répond : « *Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père, voilà ce qui me rend témoignage. Mais vous ne croyez pas parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* » (10, 24-26) La foule, elle, ne s'y trompe pas, au moins à ce moment-là : « *Elle avait entendu parler du signe que Jésus avait accompli* » (12, 18).

Même de ses brebis ou de ses disciples, Jésus n'est pas toujours bien compris. Dans les discours d'adieu, il essaie de leur dire où il va leur préparer une place : « *Ne soyez donc pas bouleversés : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi.* » (14, 1-12) C'est alors que Philippe lui fait cette demande ardente : « *Seigneur, montre-nous le Père ; cela nous suffit.* » Rien ne nous paraît plus beau que cette prière ; cependant, elle fait mal à Jésus : s'il est vrai que Père et lui sont UN, voir Jésus c'est voir le Père. Jésus semble piqué au vif, au cœur de sa personne : « *Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ? Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ! Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; mais c'est le Père qui demeure en moi, et qui accomplit ses propres œuvres. Croyez ce que je vous dis : je suis dans le Père, et le Père est en moi, croyez au moins à cause des œuvres. Amen, amen, je vous le dis : celui qui croit en moi accomplira les mêmes œuvres que moi. Il en accomplira même de plus grandes, puisque je pars vers le Père.* »

Les œuvres vues conduisent à la foi en la personne de Jésus, comme les œuvres accomplies en son nom, procèdent de cette même foi. Ces œuvres ont valeur de signe du vivant de Jésus ici-bas, mais aussi après son retour au Père.

L'Évangile des « signes » sacramentels

Les Évangiles synoptiques rapportent l'épisode où Jésus réagit par rapport à la demande que lui font des scribes et des pharisiens de voir un signe venant de lui : « *Cette génération mauvaise et adultère réclame un signe, mais en fait de signe, il ne lui sera donné que celui du prophète Jonas. Car Jonas est resté dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits ; de même, le Fils de l'homme restera au cœur de la terre trois jours et trois nuits.* » (Mt 12, 39-40). Le signe unique que donne Jésus est celui de sa passion, de sa mort, de sa mise au tombeau et de sa résurrection, comme il l'annonce par trois fois à ses Apôtres : le chef-d'œuvre de l'amour est bien le même que le signe par excellence, le Mystère pascal.

En saint Jean, les « signes » viennent avant « l'Heure » de la Pâque : ils l'annoncent d'abord, mais ensuite l'appliquent dans la vie sacramentelle ; ainsi le quatrième Évangile est-il profondément marqué par les **signes sacramentels**.

Comme le mot l'exprime, un signe est une réalité tangible qui indique autre chose : il a son existence propre, mais il oriente vers quelque chose d'autre. En saint Jean, les signes, comme les œuvres, désignent les miracles de Jésus, opérés pour accréditer sa parole et manifester son lien avec son Père : nous l'avons montré. « *À la vue du signe que Jésus avait accompli* » (6, 14) en multipliant

les pains et les poissons, les gens veulent faire de lui leur roi, avec toute l'ambiguïté que cela représente pour les Juifs en ce moment de leur histoire. La réflexion de Jésus prend alors tout son sens : « *Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés.* » Les gens se sont arrêtés au miracle, à sa matérialité, et non à la signification qu'il avait pour Jésus, celle qu'il développe tout au long du chapitre 6 sur le pain de vie : son corps et son sang, donnés pour la vie du monde, en vraie nourriture pour nous, anticipation pour saint Jean de l'institution pascale de l'Eucharistie. « *Quel signe, quelle œuvre vas-tu faire ?* », insistent les Juifs qui ne veulent pas comprendre (6, 30), alors que Jésus les oriente vers le pain qui est son corps.

Il faut voir pour croire, au sens où il faut savoir regarder le signe pour aller vers le signifié. C'est l'expérience que fait l'évangéliste lui-même face au tombeau vide : « *Il vit et il crut.* » « *Jusque-là, en effet – continue le texte – les disciples n'avaient pas vu que, d'après l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts.* » (20, 8-9) Dès le premier chapitre, Jésus invite ses premiers disciples à voir dans la plus grande dimension, comme il le fait pour Nathanaël : « *Je te dis que je t'ai vu sous le figuier, et c'est pour cela que tu crois ! Tu verras des choses plus grandes encore.* » Jésus ajoute : « *Amen, amen, je vous le dis : vous verrez les cieux ouverts, avec les anges de Dieu qui montent et descendent au-dessus du Fils de l'homme.* » (1, 50-51)

Comment apprendre à voir et à regarder, pour discerner, en Église, les signes des temps, ce que le Synode sur la nouvelle évangélisation nous aide à faire ainsi que l'Année de la foi ? Le livre des signes, en saint Jean, qui aboutit au Signe du tombeau vide nous ouvre les yeux et c'est bien le but de cette *Lettre pastorale*. Essayons de voir comment les signes du quatrième Évangile nous aident à regarder ce qui se passe aujourd'hui, à en partir pour aller au-delà, pour découvrir un sens, une direction auxquels la foi nous ouvre.

Le changement de l'eau en vin aux noces de Cana est une annonce, anticipée par la Mère de Jésus, de son « *Heure* » : il est évocateur de l'**Eucharistie**. En tout cas, l'évangéliste est clair sur sa portée : « *Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit. C'était à Cana en Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.* » (2, 11) Le lien étroit entre le signe et la foi est d'emblée affirmé. C'est à l'occasion d'un **mariage**, en présence et à l'initiative de sa mère, que Jésus pose ce premier signe. Nous voyons combien Jésus était concrètement présent dans les moments forts de la vie des gens : il est invité à la noce et il vient. Les Évangiles témoignent du symbolisme des noces pour évoquer le Royaume de Dieu ; au chapitre suivant, Jean Baptiste affirme que Jésus est l'Époux, le Messie (4, 29) ; la fin du livre de l'Apocalypse fait des noces, de l'attente des noces de l'Agneau, l'ultime révélation des Écritures. Nous avons là un champ pastoral à privilégier, d'autant plus que nos gouvernements dénaturent le mariage, tandis que les jeunes, malgré les difficultés qu'ils constatent, continuent à y voir la référence qui leur tient le plus à cœur.

Le chapitre suivant parle du **baptême** à partir de la conversation nocturne avec Nicodème. Le notable juif est un homme droit qui commence par évoquer les signes opérés par Jésus, signes connus au-delà de l'eau changée en vin, si l'on se souvient de la fin du chapitre 2 : « *Pendant qu'il était à Jérusalem pour la fête de la Pâque, beaucoup crurent en lui, à la vue des signes qu'il accomplissait.* » Mais, ajoute l'évangéliste, « *Jésus n'avait pas confiance en eux* » (2, 23-24). Ces signes pourtant, comme nous l'avons vu, précédemment, posent question à Nicodème : « *Rabbi, nous le savons bien, c'est de la part de Dieu que tu es venu nous instruire, car aucun homme ne peut accomplir les signes que tu accomplis si Dieu n'est pas avec lui.* » (3, 2) Il a compris, et d'autres avec lui, que les signes sont faits pour accréditer un enseignement, comme Jésus va

le faire précisément. Il faut renaître pour voir le règne de Dieu, renaître du souffle de Dieu, qui est son Esprit, avec l'image du vent et de sa liberté.

Il nous faut donc « *naître du souffle de l'Esprit* » (cf. 3, 8), ce que seul Jésus peut nous apporter. Dès le premier chapitre, Jean Baptiste reçoit un signe à ce sujet : « *Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : "L'homme sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit Saint".* » (1, 32-33) De fait, il a vu l'Esprit descendre sur Jésus, lors de son baptême, comme une colombe. Voilà donc un signe, donné au Baptiste et à nous, pour reconnaître celui qui agit, par son Esprit, dans les signes sacramentels.

Continuons notre lecture, confortés par ce signe vivant et inspirant de la colombe. Nous avons déjà évoqué la Samaritaine du chapitre 4 et la promesse que Jésus lui fait de lui donner une eau vive, « *source jaillissante pour la vie éternelle* » (4, 14-24). Il fait le lien entre l'eau et l'Esprit en ajoutant : « *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent l'adorer.* »

Sans l'Esprit, l'eau n'est pas très utile, comme nous le voyons dans la guérison du paralysé, couché près de la piscine de la porte de Bézatha, c'est la parole et l'œuvre de Jésus qui suffisent à le mettre debout. « *Té voilà en bonne santé. Ne pêche plus, il pourrait t'arriver pire encore.* » (5, 14) Comme le montre, en effet, la guérison d'un autre paralysé, dans les Évangiles synoptiques, le plus important est le pardon des péchés (cf. Mt 9, 5-6), qui fait passer de la mort à la vie ; ce que Jésus

développe dans son grand discours de ce chapitre 5. Le miracle physique conduit au mystère du pardon, œuvre propre du Fils à qui le Père a donné la vie, pour qu'il la donne à qui il veut (cf. 5, 21). Nous voyons, ici, apparaître un lien étroit entre ce qui sera le **sacrement des malades** et celui de la **réconciliation** ; l'un et l'autre étant orientés vers la vie éternelle, grâce à la foi en Jésus : « *Amen, amen, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit au Père qui m'a envoyé, celui-là obtient la vie éternelle et il échappe au jugement, car il est déjà passé de la mort à la vie.* » (5, 24) On comprend, aussi, comment ce texte peut inspirer également la pastorale des funérailles.

Le quatrième Évangile ne comporte pas le récit de l'institution de la dernière Cène ; il est anticipé dans le grand discours sur le Pain de vie qui fait suite, ainsi que nous l'avons déjà dit, au signe de la multiplication des pains. Nous ne reviendrons, sur ce chapitre, que pour souligner son orientation vers la vie éternelle : l'eau vive offerte à la Samaritaine (chap. 4), la guérison et le pardon des péchés apportés au paralysé de Bézatha (chap. 5) et l'**Eucharistie** (chap. 6) sont ordonnés à la pleine vie, donnée à ceux que le Père attire vers le Fils (cf. 6, 44) : « *Moi, je suis le Pain de la vie. Celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif.* » (6, 35) « *Car la volonté de mon Père, c'est que tout homme qui voit le Fils et croit en lui obtienne la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.* » (6, 40) Manger la chair et boire le sang du Fils de l'homme amène à vivre de lui, comme lui vit par le Père, pour vivre éternellement (cf. 6, 57). Le côté concret de cette invitation

« Essayons de voir comment les signes du quatrième Évangile nous aident à regarder ce qui se passe aujourd'hui, à en partir pour aller au-delà, pour découvrir un sens, une direction auxquels la foi nous ouvre. »

(+fr. Robert Le Gall)

insistante heurte, non sans raison, les auditeurs, même proches; c'est pourquoi Jésus précise: « *C'est l'esprit qui fait vivre, la chair n'est capable de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie.* » (6, 63) Nous avons là une explication de Jésus sur les signes sacramentels: ils sont concrets, comme l'eau, le pain et le vin, l'huile, mais ils opèrent par cet Esprit en qui Jésus s'est offert au Père pour nous, afin de nous donner la vie.

Au chapitre 7, qui raconte la montée tardive de Jésus, à Jérusalem, pour la fête des Tentés, l'Esprit Saint est annoncé de nouveau en lien étroit avec ce que Jésus appelle sa « *glorification* ». La soif revient (cf. chap. 4, la rencontre avec la Samaritaine, et chap. 6, le discours sur le pain de vie): « *Au jour solennel où se terminait la fête, Jésus, debout, s'écria: "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive celui qui croit en moi! Comme dit l'Écriture: Des fleuves d'eau vive jailliront de son cœur". En disant cela, il parlait de l'Esprit Saint, l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en Jésus. En effet, l'Esprit Saint n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié par le Père.* » (7, 37-39) On sait que la glorification de Jésus ou son élévation signifie à la fois sa crucifixion et son exaltation (cf. 12, 23-34). Le don de l'Esprit Saint est lié à la croix, plus exactement au Mystère pascal tout entier, mais on peut voir ici une annonce du don de l'Esprit fait à la **Confirmation**. Les trois sacrements de l'initiation chrétienne sont ainsi annoncés dans les chapitres du quatrième Évangile que nous venons de parcourir: le baptême (chap. 1 et 3), la confirmation (chap. 7 et les chap. 19 et 21 sur lesquels nous allons revenir) et l'Eucharistie (chap. 6).

Nous pourrions ajouter que le chapitre 9, sur la guérison de l'aveugle-né, se comprend aussi dans la perspective du baptême comme « *illumination* », selon la tradition orientale. Le fait que Jésus demande à l'aveugle d'aller se laver à la piscine de Siloé permet ce rapprochement.

À partir du chapitre 13, il n'est plus guère question de signes, puisque nous arrivons à la réalité signifiée, à l'« *Heure* », au Mystère pascal; le signe eucharistique lui-même a été évoqué dès le chapitre 6. Il reste, au seuil de l'Heure, un geste posé par Jésus, auquel il donne une vraie solennité: celui du lavement des pieds des disciples. Jésus sait ce qu'il fait, ce qu'il va faire, lui, le Seigneur et le Maître, qui veut leur laisser un « *exemple* » – c'est le mot qu'il emploie – à imiter. Il précise qu'il ne parle pas pour eux tous, mais pour ceux qu'il s'est choisis (13, 18). L'attitude que Jésus prend en toute connaissance de cause, celle du serviteur vraiment aux pieds de ceux à qui il se donne, est celle qu'il entend leur donner en exemple: « *Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné, afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous.* » (14-15)

Il convient de voir dans le lavement des pieds, mis en si haut relief par Jésus, l'esprit du **sacrement de l'Ordre** dont le fondement est le service. Au moment où Jésus entre dans l'Heure pour laquelle il est venu sur terre et repart vers son Père (cf. 12, 27), il veut mettre fortement ses Apôtres dans les dispositions qui sont les siennes: « *Lui qui était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur; il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix* » (cf. Ph 2, 5-8). La liturgie de la Semaine sainte et du Triduum pascal est habitée par le chant emprunté à cette hymne primitive: « *Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort et la mort sur une croix; c'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout; il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms* ». De la sorte, Jésus accomplit les prophéties du Serviteur en Isaïe, notamment celle du Serviteur souffrant (chap. 53); il avait dit lui-même en ce sens: « *Le Fils de*



« Lui qui était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur ; il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix. »

(cf. Ph 2, 5-8)

l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude. » (Mt 20, 28)

La liturgie de la messe du Jeudi saint au soir, qui est la porte du Triduum pascal, met en relief le lavement des pieds ; quand c'est l'évêque qui célèbre, assisté d'un diacre, et qu'ils se rendent, l'un et l'autre en dalmatique, aux pieds des Apôtres, le sacrement de l'Ordre comme service prend tout son sens. De fait, c'est le Christ qui est le Diacre par excellence, lui qui est venu pour servir, et, dans une Église locale, dans un diocèse, le premier diacre est l'évêque. Le service ou la diaconie est le fondement de tout le ministère ordonné, qui trouve tout son sens dans le Mystère pascal où Jésus s'est pleinement donné pour nous. La restauration du diaconat permanent, proposé par le deuxième concile du Vatican, rappelle en la personne des diacres, à l'évêque et aux prêtres, que la dimension de service est première dans leur ministère ; il rappelle, aussi, à tout le peuple de Dieu, que la diaconie est une des trois fonctions du Christ, de l'Église et de tout chrétien : elle découle, en droite ligne, de l'annonce de la foi et de la célébration de la foi, en tant que service au nom même de cette foi. Il convient encore de se souvenir que la Mère de Dieu s'est elle-même définie dans son Magnificat comme « *la servante du Seigneur* ».

Dans la grande prière de Jésus, avant sa Passion, que l'on qualifie habituellement de « *sacerdotale* », le Seigneur prie pour ses Apôtres et pour ceux qui accueilleront leur parole (17, 20-21) ; il demande, pour eux, la

grâce de l'unité, non pas n'importe laquelle, mais celle-là même qui unit le Fils au Père : « *Que tous, ils soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé.* » Le ministère ordonné est au service de l'unité, pour rassembler avec Jésus les enfants de Dieu dispersés (cf. 11, 52). L'unité de l'Église locale autour de son évêque et de ses pasteurs est une grâce qu'il nous faut nourrir et un signe pour que le monde croie, donc pour la nouvelle évangélisation. C'est « *la tunique sans couture, cousue tout d'une pièce, de haut en bas* » (19, 23), qu'au pied de la Croix les soldats n'ont pas voulu déchirer.

Sur cette Croix, Jésus, le Serviteur souffrant, est allé jusqu'au bout de l'amour en présence de sa Mère, la Servante du Seigneur, transpercée d'un glaive de douleur. Saint Jean, qui était aussi présent au pied de la Croix, représentant toute l'Église, exprime en quatre mots l'accomplissement du sacrifice qui nous sauve : « *Inclinant la tête, il remit l'esprit.* » (19, 30) C'est d'abord l'observation du moment de la mort de Jésus, celui où il remet le dernier « *souffle* » – et nous savons que Jean l'évangéliste, tout spirituel qu'il est, n'en est pas moins celui qui nous donne des indications topographiques et chronologiques très précises – mais Jean, comme à son habitude, n'en reste pas au plan d'une constatation clinique. Il veut signifier qu'en mourant sur la Croix, Jésus remet le souffle de l'Esprit Saint, conformément à ce qui a écrit au chapitre 7 : « *L'Esprit Saint n'avait pas encore*

été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié par le Père. » (39) La Croix étant la glorification de Jésus, il s'ensuit que nous nous trouvons au sommet du quatrième Évangile, où la mort de Jésus par amour pour nous et pour son Père nous donne l'Esprit de la promesse. Comme l'écrit saint Thomas d'Aquin, l'Esprit qui opère dans les sacrements, en est aussi le fruit dernier : il va jusqu'à écrire qu'il nous est donné pour que nous en jouissions.

Après l'exemple du lavement des pieds, paradigme du sacrement de l'Ordre, après la réalité unique et définitive du sacrifice de la Croix, vient le signe de l'eau et du sang sortis du côté de Jésus, signe pour croire : « *Les soldats, quand ils arrivèrent à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau.* » Jean ajoute tout de suite : « *Celui qui a vu rend témoignage, afin que vous croyiez vous aussi* » (19, 33-35), confirmant l'intention de tout son Évangile, comme nous essayons de le montrer. Les Pères de l'Église ont vu, en effet, dans cette eau et ce sang coulant du cœur de Jésus les symboles des sacrements, pour que l'Heure de Jésus reste présente dans l'Église, singulièrement dans l'**Eucharistie**, sacrifice non sanglant, qui actualise, pour les communautés chrétiennes, l'unique et définitif sacrifice du Calvaire.

Il convient de mettre en rapport le moment de la mort de Jésus et celui de son apparition aux Apôtres le soir de Pâques : deux moments qui mettent en œuvre le

souffle de l'Esprit. Les Apôtres, en effet, n'ont pas brillé par leur foi pendant les trois jours cruciaux annoncés par leur Maître à trois reprises. Pour Jean, le tombeau vide est devenu un signe : « *Il vit et il crut.* » (20, 8) Cette apparition aux Douze, qui ne sont que dix en raison de la pendaison de Judas et de l'absence de Thomas, est fondamentale, car elle confirme après la Résurrection du Seigneur la mission de ceux qu'il a choisis comme Apôtres. Jésus commence par leur apporter la paix, par deux fois, fruit du sacrifice de sa Pâque. Puis, il les envoie : on se souvient qu'« *apôtre* » signifie « *envoyé* ». « *Jésus leur dit : "La paix soit avec vous! De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie."* Ayant ainsi parlé, il répandit sur eux son souffle et il leur dit : "Recevez l'Esprit Saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus." » (20, 21-23) En lien étroit avec la mort de Jésus et avec son dernier souffle, cet envoi solennel des Apôtres le soir de Pâques authentifie le sacrement de l'**Ordre** et celui de la **Réconciliation**, qui agissent en vertu de l'Esprit Saint, donné à la Croix.

Ainsi les paroles de Jésus, ses œuvres et les signes qui les accompagnaient sont des invitations à croire en lui. Chaque page du quatrième Évangile nous amène à répondre à la question de confiance, posée à Marthe, après la mort de Lazare son frère : « *Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra, et tout homme qui*



« *Chaque page du quatrième Évangile nous amène à répondre à la question de confiance posée à Marthe après la mort de Lazare son frère : "Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra, et tout homme qui vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?"* » (11, 25-26)

vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela?» (11, 25-26)

Deux chapitres de l'Évangile selon saint Jean ne comportent pas d'invitation explicite à croire: ce sont les chapitres 15 et 21. Le chapitre 15 est celui de l'image de la vigne et des sarments, où Jésus demande à ses Apôtres de demeurer en lui, comme lui demeure dans le Père: il souligne l'amour plus que la foi. Néanmoins, les Apôtres sont avertis qu'ils rencontreront les mêmes oppositions que leur Maître: « *Si je n'avais pas fait parmi eux ces œuvres que personne d'autre n'a faites, ils n'auraient pas eu de péché. Mais à présent ils ont vu, et cependant ils sont pleins de haine contre moi et contre mon Père.* » (15, 24) Ils n'ont pas voulu croire, mais les disciples, forts de la présence de l'Esprit de vérité, rendront témoignage à Jésus avec qui ils sont depuis le commencement (cf. v. 26-27).

Quant au dernier chapitre, s'il ne contient pas d'exhortation formelle à croire, il relate l'apparition de Jésus au petit matin sur les bords du lac de Tibériade au moment de la pêche miraculeuse, où se manifeste la timidité des Apôtres face au Seigneur reconnu par Jean puis par les autres: « *Aucun des disciples n'osait lui demander: Qui es-tu? Ils savaient que c'était le Seigneur.* » (21, 12) En tout cas, ce dernier chapitre qui est une deuxième conclusion, comporte la triple invitation, faite par Jésus à Pierre, de professer son amour pour lui, réparation de son triple reniement. Tout s'achève dans l'amour et la confiance suscités par la foi, dans une suite du Christ (*sequela Christi*) pour aller jusqu'au bout avec Pierre et pour témoigner de notre foi avec Jean: « *C'est lui le disciple qui rend témoignage de tout cela et qui l'a rapporté par écrit, et nous savons que son témoignage est vrai* » (24), « *afin que vous croyiez vous aussi.* » (19, 35)⁷

7. Le texte du chapitre 21, 24 est parallèle à celui de la crucifixion (19,35).

Revisiter les sacrements de la foi

Les sacrements de la foi, qui prolongent les œuvres et les signes de Jésus, sont – nous venons de le voir au long de l'Évangile selon saint Jean – pour l'Église et à partir de l'Église, des occasions d'exprimer et de proposer la foi... La nouvelle évangélisation nous invite à développer, à nouveaux frais, la foi et les sacrements. Nous venons de montrer l'importance de la Parole de Dieu, notamment des Évangiles, pour nous imprégner de son enseignement, lui donner notre foi et lui rendre témoignage. C'est tout le travail que nous faisons généreusement dans la catéchèse, pour annoncer la foi, la nourrir, l'approfondir et la mettre en pratique dans nos engagements multiformes, surtout auprès des pauvres, des personnes âgées ou isolées.

Nous avons, à notre disposition, deux outils privilégiés pour la catéchèse et la transmission de la foi. D'abord le *Catéchisme de l'Église catholique*, dont nous avons marqué les 20 ans en octobre 2012 et qui est donc paru 30 ans après l'ouverture de Vatican II: il résume, de manière remarquable, tout le riche enseignement du Concile dont nous célébrons les 50 ans. Ensuite, nous disposons du *Texte national pour l'organisation de la catéchèse en France* (2006), qui a été loué par le Saint-Siège et qui propose des itinéraires pour découvrir la foi et pour avancer sur la route du Royaume des cieux en Église: c'est, en effet, l'Église tout entière qui doit se laisser catéchiser à tous les niveaux; ce n'est qu'ainsi qu'elle sera « *catéchisante* ». Ce *Texte national*, centré sur le Mystère pascal et sur une pédagogie d'initiation, nous l'avons

travaillé, à Lourdes, en Assemblée plénière des évêques de France, et nous l'avons voté, en novembre 2005, peu de temps avant mon arrivée à Toulouse.

À côté de la Bible, tout catéchiste, et même tout chrétien soucieux de nourrir sa foi, devrait avoir un exemplaire du *Catéchisme de l'Église catholique* et un exemplaire du *Texte national*. Un beau travail continue de se faire pour l'annonce de la foi et pour l'accompagnement sur les chemins de la foi, notamment dans les services diocésains de la catéchèse et du catéchuménat; la réorganisation et le développement de la pastorale des jeunes qui se met en place, en ce début de l'année 2013 va aussi dans ce sens, qui est celui de la nouvelle évangélisation. Il s'agit bien de proposer la foi, d'inviter à poser un acte de foi, de répondre à l'appel pressant de Jésus, tel que nous le transmet l'Évangile selon saint Jean : « *Crois-tu au Fils de l'homme ?* » (Jn 9, 35) Le Message final du Synode sur la nouvelle évangélisation nous engage à faire l'expérience d'un lien renouvelé avec Jésus et sa parole. Nous le faisons en Église, mais nous le faisons aussi personnellement : quand nous récitons, ensemble, le symbole de la foi, à la messe, nous disons « *Credo* », ce qui veut bien dire « *Je crois* ». N'est-ce pas ce que saint Jean résume dans sa première lettre : « *Voici son commandement : avoir foi en son Fils Jésus Christ, et nous aimer les uns les autres* » (3, 23) ?

Après les réflexions, les échanges et les débats qui ont eu lieu, suite à ma première *Lettre pastorale* sur l'annonce missionnaire de la Bonne Nouvelle aux pauvres (septembre 2008), j'ai pu promulguer, à la fin de la célébration du 31 mai 2009, huit orientations diocésaines sur lesquelles je reviens souvent. La dernière était un peu originale, qui créait un Pôle de l'initiation chrétienne, réunissant, sans les confondre, les services diocésains de la catéchèse, du catéchuménat et de la pastorale liturgique et sacramentelle.

C'était prendre en compte le *Texte national pour l'organisation de la catéchèse en France*, avec sa pédagogie d'initiation, d'une part, et d'autre part, l'un des principes qui est lié aux demandes sacramentelles.

Deux commandes étaient faites à ce Pôle. La mise au point, d'abord, d'un projet diocésain de catéchèse, qui nous est demandé par le *Texte national*. Il n'est pas mûr et nous avons préféré nous investir dans l'étude des documents qui paraissent : après une année d'évaluations et d'expérimentations, j'ai promulgué, pour le diocèse, cinq de ces documents⁸; le service diocésain reste disponible, à la demande des prêtres, pour le suivi de leur application. L'autre commande était celle d'un *Directoire diocésain des sacrements*, visant à rendre homogènes et cohérentes nos pratiques; ce qui a suscité des questions. Le Pôle a bien avancé dans ce travail, en lien avec deux membres du Conseil presbytéral.

Depuis quelques années, en effet, beaucoup a été fait, dans notre diocèse, pour les sacrements. Quand je suis arrivé en 2006, on achevait toute une réflexion, liée à une pratique, sur le baptême des petits enfants. Un document sur l'Eucharistie était au stade de la préparation. Une formation pour la participation des laïcs à la pastorale des funérailles était en bonne voie. Il me paraît important de continuer dans cette direction, dynamisée par le Pôle de l'initiation chrétienne, dans le cadre de l'Année de la foi et du 50^e anniversaire de l'ouverture du concile Vatican II. Dans la continuité de la lecture de l'Évangile selon saint Jean, qui appelle à l'acte de croire, en lien avec les signes, il nous faut revisiter les sacrements de la foi, réfléchir à la manière dont nous les préparons et les célébrons, à la lumière de l'enseignement du Concile sur l'Église-sacrement.

Des questions se posent à nous, souvent sur les conditions requises pour donner

8. cf. *Foi et Vie*, n. 81, juillet 2012, p. 4-5

les sacrements à ceux qui les demandent. J'entends la perplexité et la souffrance des prêtres, notamment pour les baptêmes et les mariages, quand ils ne perçoivent pas chez les gens, une motivation suffisante; ceux-ci exigent des célébrations, à des dates qu'ils ont prévues d'avance, et se scandalisent quand ce n'est pas possible; ils comprennent mal le délai de préparation qu'on leur impose. Quelles exigences minimales poser? Quel respect imposer au moment de la célébration? Quel suivi proposer? Quelle assiduité demander à des enfants qui se préparent à la première communion (et à leurs parents)?

Ces questions ont été posées à Benoît XVI, qui a répondu qu'il n'y avait pas de solution toute faite; il soulignait seulement que l'accès aux sacrements ne devait pas être trop restreint ou limité. Ce qui est en jeu, ici, c'est tout un art pastoral et une expérience ecclésiale à partager; c'est pourquoi ces interrogations pourront faire l'objet d'échanges entre les pasteurs, en lien avec les personnes qui sont investies dans la préparation aux sacrements. Le pape François a osé dire, dans une homélie à Sainte-Marthe au Vatican, le 23 mai 2013: « *On se comporte trop souvent comme des contrôleurs de la foi, alors que nous devons être des facilitateurs de la foi des gens. Sur ce chemin, dans cette attitude, nous ne faisons pas de bien aux personnes, au peuple de Dieu. Jésus a institué sept sacrements, et nous, par cette attitude, nous en instituons un huitième: le sacrement de la douane pastorale!* »

L'accompagnement des personnes et des familles, quand elles demandent un sacrement, amène, au moins pour certaines, une ouverture progressive au sens du mystère chrétien: il n'est pas rare que le baptême des enfants conduise les parents au mariage et à la confirmation, ou à une première communion.

Le Baptême

Pour les petits enfants, la préparation de leur baptême est l'occasion pour les familles de prendre ou reprendre contact avec les prêtres de la paroisse. L'éveil à la foi est une suite à donner à cette préparation, comme il peut en être parfois la source. Tout un travail, dans ce domaine, a été fait dans le diocèse⁹, qui trouvait son aboutissement au moment où j'arrivais, fin 2006, à Toulouse. Le travail continue dans la direction donnée alors. Nous devons noter que le nombre des enfants baptisés, comme celui des enfants catéchisés, diminue régulièrement; ce qui nous préoccupe.

Nous savons, par contre, que les demandes de baptêmes de jeunes en âge scolaire, sans prendre des proportions importantes, augmentent régulièrement. La mise en place d'une pastorale des jeunes, renouvelée, contribuera certainement à suivre et à développer ce mouvement.

Les baptêmes d'adultes se maintiennent à 70 par an à peu près, ce qui est un stimulant pour le service du catéchuménat, qui exerce une vraie mission d'évangélisation, même si nous sommes régulièrement face à des situations délicates – divorces et remariages, homosexualité, etc. – qui demandent des accompagnements spécifiques; je suis témoin de leur qualité.

La Confirmation

Le nombre des confirmations est, dans l'ensemble, en diminution, mais, là aussi, il augmente en ce qui concerne les adultes: pas loin de 100, si l'on compte les adultes confirmés dans les paroisses, avec des plus jeunes, ce que je trouve bien, en raison du

9. On peut se référer aux « Orientations diocésaines pour l'initiation chrétienne » promulguées par Mgr Émile Marcus dans *Foi et Vie*, n. 13, 25 juin 2000, p. 3-6.

témoignage que cela donne aux communautés, à condition que la préparation se fasse en lien avec le service du catéchuménat.

Il faut signaler que ce service diocésain vient de publier *Vivre en baptisés confirmés. Un itinéraire vers la Confirmation, sacrement de l'onction, et le déploiement de la vie chrétienne*, en juin 2012. « *Ce document – précisent les rédacteurs – s'adresse aux adultes baptisés qui n'ont pas achevé leur initiation chrétienne, ainsi qu'à de nouveaux baptisés confirmés qui poursuivent pendant un certain temps l'approfondissement de la foi et de la vocation chrétienne* » (1, 2). C'est dire qu'il se veut « *mystagogique* ». Il se compose de huit modules qui présentent l'Esprit Saint dans la Bible, dans notre vie active de chrétiens en Église, et dans les sacrements.

L'Eucharistie

Deux années auparavant, notre Pôle de l'initiation chrétienne avait mis au point un *Itinéraire de type cathécuménal*, intitulé *Conduire à l'Eucharistie* (2010). Ce texte a été élaboré pendant plusieurs années; il se présente dans le droit fil du *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France*, publié par notre Conférence épiscopale, en 2006, notamment par ce qu'il propose pour « *une organisation de la catéchèse en réponse aux demandes sacramentelles* » (chap. 4). Déjà diffusé en France, le document *Conduire à l'Eucharistie* verra son usage, à l'intention des jeunes, facilité par un instrument de travail en préparation.

Le sacrifice eucharistique est central dans la vie ecclésiale. Le pape Jean-Paul II a écrit une *Lettre apostolique* sur *Le Jour du Seigneur*, où il montre le caractère vital de la messe dominicale pour nos communautés; un examen attentif de cette Lettre, comparée à des textes du Cardinal Ratzinger, donne la conviction que ce dernier a été un des inspirateurs de Jean-Paul II¹⁰. Devenu pape à son tour, il

est revenu, très vite, sur ce sujet qu'il avait traité depuis longtemps. Il l'a fait en particulier à l'occasion du Congrès eucharistique national de Bari, lors de la messe de clôture qu'il présidait le dimanche 29 mai 2005, où il citait, à nouveau, la formule d'Emeritus, l'un des chrétiens martyrisés en l'an 304 sous Dioclétien : « *Sans le Jour du Seigneur, nous ne pouvons pas être.* » Nous savons que, de nos jours, des chrétiens d'Orient sont tués dans des églises.

Souvent, nous sommes à court de prêtres pour la présidence des assemblées dominicales en nos diverses communautés et la question se pose des priorités à définir. Faut-il que les prêtres multiplient les messes, au risque de s'épuiser? Ne vaudrait-il pas mieux mettre l'accent sur des célébrations en des lieux fixes, à des horaires réguliers, pour le rassemblement des chrétiens, le dimanche? Il est bon de rappeler que le Droit canonique demande aux prêtres de ne pas célébrer plus de trois messes le dimanche : « *S'il y a pénurie de prêtres, l'Ordinaire du lieu peut permettre, pour une juste cause, que les prêtres célèbrent deux fois par jour, et même, lorsque la nécessité pastorale l'exige, trois fois les dimanches et les jours de fête d'obligation* », y compris la messe dominicale anticipée du samedi soir (canon 905).

Dans le même temps, il nous faut prendre soin des communautés chrétiennes locales, qu'il convient d'encourager, surtout en dehors du dimanche, à se rassembler pour des liturgies de la Parole, pour la liturgie des Heures ou pour d'autres exercices spirituels (chapelet ou chemin de croix, par exemple). La distribution de la communion, dans ces circonstances, ne peut pas être habituelle.

L'adoration eucharistique est généreusement honorée dans notre diocèse; on voit même qu'elle se développe – ce qui me réjouit, à condition qu'elle reste toujours reliée au sacrifice eucharistique, au ministère ordonné, à la Parole de Dieu et à la communauté ecclésiale.

10. Voir page 30 de cette lettre.

La Réconciliation

Le sacrement de la Réconciliation est un besoin pour tout chrétien : une nécessité en cas de faute grave, mais aussi un bienfait pour la vie spirituelle. Il est une grâce dont il faut savoir profiter ; pour les prêtres, il représente un ministère qui les place au cœur de la miséricorde divine. Il faut bien reconnaître que la pratique de ce sacrement a notablement fléchi depuis de nombreuses années, mais des signes montrent qu'un renouvellement est en cours et doit être encouragé.

Sur Toulouse, le sacrement de pénitence est proposé en de nombreux lieux, notamment à l'église Saint-Jérôme, où se rendent disponibles de nombreux confesseurs. Au moment des fêtes, la réconciliation est célébrée de façon communautaire par des liturgies pénitentielles au cours desquelles plusieurs prêtres entendent les confessions des personnes. Il faut, en effet, rappeler que les absolutions collectives ne sont pas autorisées. En certains lieux, des journées du pardon sont organisées où, soit une journée entière soit une partie de la journée, des prêtres sont disponibles dans une église pour les fidèles qui souhaitent se confesser. Il sera bon, dans les années qui viennent, de mettre l'accent sur ce sacrement si utile à la vie dans l'Esprit et à la ferveur missionnaire de nos communautés.

Le Mariage

Un grand soin est donné, depuis longtemps, dans notre diocèse au sacrement du mariage, tant pour la préparation que pour la célébration, comme aussi pour l'accompagnement ultérieur. La pastorale familiale, qui se renouvelle, fait beaucoup dans ce sens, avec le concours d'organismes spécialisés, en lien avec les paroisses et les centres spirituels. Les vifs débats sur le mariage pour tous rendent plus nécessaire que jamais une pastorale renouvelée sur le mariage. Nous sommes heureux d'apprendre que le pape François a

décidé de réunir un Synode des Évêques sur la famille en octobre 2014. Comment nos communautés s'engagent-elles dans un soutien et un accompagnement des jeunes couples et des familles ? Pour moi, la pastorale familiale est à la fois le terreau et l'aboutissement de ce que nous faisons pour la pastorale étudiante et celle des jeunes.

L'Ordre

Précisons encore que la Pastorale des Vocations se rattache à celle des étudiants et à la pastorale des jeunes ainsi qu'à la pastorale familiale. Cette dernière (PDJ) a reçu, depuis le début de l'année civile, une mission spécifique, pour mieux coordonner, en lien avec les paroisses, tout ce qui peut aider à annoncer, nourrir et célébrer la foi, dans l'Enseignement catholique, l'Aumônerie de l'enseignement public, les diverses familles de scouts et guides ainsi que les mouvements d'Action catholique pour les jeunes.

Le service des vocations, de son côté, fait plusieurs propositions : un groupe vocationnel nommé Tobie organise une rencontre un vendredi par mois à la paroisse Saint-Pierre, la paroisse étudiante ; une journée en décembre chaque année – la JAPD ou Journée d'Appel Par Dieu – invite les 16-35 ans, qui se posent la question de la vocation consacrée ; un parcours comportant cinq dimanches par an, plus une retraite de discernement, permet de voir plus clair, sans parler d'un accompagnement spirituel personnalisé dans la perspective de devenir prêtre, diacre permanent ou engagé dans la vie consacrée.

Nous avons vu plus haut comment Jésus appelle ses premiers disciples sur les bords du Jourdain (chap. 1), comment il montre à ses Apôtres le sens profond de leur engagement au service de tous, au moment du lavement des pieds (chap. 13), signe et fondement de tout l'Ordre sacré.

Comment nos communautés (y compris les mouvements et les services) avec leurs

pasteurs peuvent-elles porter, dans la prière et l'interpellation personnalisée, ce souci de l'appel aux vocations spécifiques? De partout, on me demande des prêtres, pour les paroisses, pour l'accompagnement de personnes ou de groupes, auprès de services ou d'institutions. Que fait-on pour poser délicatement la question d'une vie tout entière consacrée à la mission et au service? Quels liens avec le séminaire, quelle forme de soutien lui apporter? Dans plusieurs paroisses, des icônes circulent dans les familles, qui sont ainsi impliquées dans la prière pour les vocations: « *Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour sa moisson* » dit Jésus aux disciples qu'il envoie en mission » (Lc 10, 2).

Le sacrement des malades

Les Évangiles montrent l'attention constante, portée par Jésus, aux malades de toutes sortes, aux possédés: la guérison, la paix du cœur sont les signes privilégiés qui authentifient l'avènement du Messie et son enseignement. Jésus lui-même les indique: « *Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez: les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres.* » (Mt 11, 4-5)

La Pastorale de la Santé, qui comprend les aumôneries d'hôpitaux et cliniques, la Pastorale des personnes handicapées, le Service évangélique des malades, entre autres, constitue l'une des premières orientations de notre diocèse. La présence auprès des personnes malades est un des tests de la vérité

de notre relation au Christ lui-même (cf. Mt 25, 36-43). Il s'agit bien là de rejoindre une de ces « *périphéries* » vers lesquelles le pape François nous envoie: des gens éloignés des leurs et de leur milieu habituel par la maladie, en raison d'accidents, d'examen ou de soins, et qui connaissent l'angoisse, la solitude ou même l'abandon. Une récente rencontre officielle des aumôneries du CHU a réuni, avec des catholiques et des protestants, des rabbins juifs et des musulmans, dans un vrai respect mutuel et le souci d'une information réciproque sur les fidèles, en attente d'un « *soin* » spirituel. La Clinique universitaire du cancer s'ajoute aux lieux où notre présence est attendue. Ici encore, comment rendre nos communautés chrétiennes plus attentives à nos frères malades ou handicapés?

Voilà quelques questions parmi celles qui peuvent se poser à nous pour accompagner cette visite, en cours, des sacrements dans notre diocèse. Il ne faut pas s'en tenir aux statistiques, mais développer en nous la conviction joyeuse que la proposition de la foi est liée à une présentation renouvelée des sacrements; ils se tiennent tous. En effet, « *les sacrements forment un tout organique; comme des forces régénératrices, ils jaillissent du mystère pascal de Jésus Christ, formant un organisme en lequel chaque sacrement a sa place vitale. Dans cet organisme, l'Eucharistie tient une place unique; tous les autres sacrements lui sont ordonnés; elle est le sacrement des sacrements* »¹¹. Mais il convient d'ajouter que

11. *Directoire général de la catéchèse*, 1997, n. 115 ; *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 1211

« *Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres* » (Mt 11, 4-5).

les sept sacrements doivent se comprendre au cœur du « *sacrement-source* » qu'est, dans le Christ, l'Église elle-même. C'est ce qu'il nous reste à expliquer avec le concile Vatican II, pour en tirer des conséquences pratiques dans la manière d'être ensemble « *signes* » de la présence et de l'action du Christ.

L'Église sacrement

Au cours de la Vigile pascale, qui est le cœur de toute l'Année liturgique, au bout des longues lectures qui lui sont propres, après la septième qui précède le Gloria, une oraison très ancienne exprime, avec bonheur, le mystère de l'Église tel que Vatican II a voulu le souligner : « *Seigneur notre Dieu, puissance inaltérable et lumière sans déclin, regarde, avec bonté, le sacrement merveilleux de l'Église tout entière* ». ¹²

Après les litanies des saints qui précèdent le baptême dans la même grande Vigile, l'oraison qui les conclut prie comme suit : « *Dieu éternel et tout-puissant, viens agir dans les mystères qui révèlent ton amour, viens agir dans le sacrement du baptême, envoie ton Esprit* ». Il en va de même pour l'oraison qui vient après les litanies lors de l'ordination des diacres : « *Seigneur, notre Dieu, écoute notre prière : c'est toi-même qui agis dans les sacrements dont nous avons reçu la charge* ». Et la prière d'ordination commence dans la même tonalité : « *Sois avec nous, Dieu tout-puissant, nous t'en prions, sois avec nous* ».

Dieu qui agit dans les sacrements agit aussi et même d'abord dans l'Église tout entière, parce qu'elle est le Corps du Christ.

12. Citée par la Constitution sur la sainte Liturgie *Sacrosanctum Concilium* au n. 5 ; cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 1068

La théologie nous enseigne que le corps de Jésus est l'instrument conjoint du salut, tandis que les sacrements en sont les instruments disjoints. Ces adjectifs ne sont peut-être pas les meilleurs. Il faut comprendre que les sacrements sont des actes du Christ en son Corps et à son bénéfice, pour le salut du monde ; c'est pourquoi ils sont toujours célébrés en son nom, en sa Personne, dans l'intention de ce que veut faire l'Église : « *M'est avis que le Christ et l'Église, c'est tout un* » répondait sainte Jeanne d'Arc, avec son profond sens théologique et spirituel, lors de son procès. *Le Catéchisme de l'Église catholique* précise fort bien ce lien entre l'Église et les sacrements :

« *Les sacrements sont de l'Église en ce double sens qu'ils sont par elle et pour elle. Ils sont par l'Église car celle-ci est le sacrement de l'action du Christ opérant en elle grâce à la mission de l'Esprit Saint. Et ils sont pour l'Église, il sont ces sacrements qui font l'Église, puisqu'ils manifestent et communiquent aux hommes, surtout dans l'Eucharistie, le mystère de la communion du Dieu Amour, Un en trois Personnes.* » ¹³

L'Incarnation du Verbe au cœur de la sacramentalité

Grâce au consentement de Marie, le Verbe s'est fait chair ; l'un des Trois s'est fait l'un de nous, vrai Dieu et vrai homme, pour notre salut, comme nous le professons dans le Credo. Saint Paul l'écrit aux Colossiens : « *En lui, dans son propre corps, habite la plénitude de la divinité* » (2, 9). L'unique Personne de Jésus-Christ, Fils de Dieu et fils de l'homme, fait non seulement le pont – d'où le mot de « *pontife* » – mais le lien vivant, en sa personne, entre la divinité et l'humanité : ses deux natures sont et restent distinctes, mais elles opèrent à partir du même sujet, qui est le Verbe incarné. L'humanité de Jésus contient et révèle sa divinité, « *corporellement* » pour

13. n. 118

reprendre l'expression de saint Paul ; dans ce sens, elle contient le sacré, elle en est porteuse, ce qui est le sens du mot « *sacrement* ». Il est cependant difficile de dire que Jésus est proprement le sacrement de la divinité, car demeure une distinction entre le sacrement et son contenu, entre le signe et le signifié. Jésus, en sa Personne, n'est pas le sacrement du salut, il est le Salut, le Sauveur, car il est Dieu fait homme. Notre rédemption ne peut s'opérer que dans le mystère de l'Incarnation¹⁴. Comme l'affirme le concile Vatican II dans la Constitution *Gaudium et spes* : « *En réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné* », une formule souvent reprise par le pape Jean-Paul II, « *et nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal.* »¹⁵

S'il arrive, parfois, que l'on parle du Christ comme « *sacrement primordial* », cette approche, pour évoquer le sacrement au sujet du Christ, n'est pas pleinement satisfaisante ; s'il est difficile aussi de parler du Christ comme « *sacrement de la rencontre de Dieu* »¹⁶, il reste clair que la Personne de Jésus est au cœur de toute la sacramentalité, comme de tout le Mystère – en grec, *mysterion* est l'équivalent de *sacramentum* en latin – de l'Incarnation rédemptrice. Par contre, il est possible de voir dans l'Église et son « *mystère* » le « *sacrement-source* »¹⁷, en lien étroit avec la Personne du Christ, ce qui est l'enseignement du deuxième concile du Vatican dès la première page de la Constitution dogmatique sur l'Église, *Lumen gentium*.

L'Église, signe et instrument de la communion avec Dieu

Il est important de souligner que tout l'enseignement du Concile part de cette réalité de l'Église-sacrement « *dans le Christ* ». Il nous faut citer ici ce texte fondamental :

« *L'Église étant dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et l'instrument de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain, elle se propose de préciser davantage, pour ses fidèles et pour le monde entier, en se rattachant à l'enseignement des précédents conciles, sa propre nature et sa mission universelle.* »¹⁸

Les termes du Concile sont pesés : il n'est pas dit que l'Église est un sacrement, mais qu'elle est « *dans le Christ* », « *en quelque sorte* », ce qu'est un sacrement, c'est-à-dire un signe et un instrument de la grâce : ainsi est bien marquée l'analogie¹⁹, c'est-à-dire une authentique ressemblance avec des différences qu'il faut garder. Selon la formule bien connue de Bossuet, « *l'Église, c'est Jésus-Christ répandu et communiqué* » ; elle est sa présence dans le monde et dans l'histoire, avec les moyens de poursuivre son action de salut.

Le *Catéchisme de l'Église catholique* présente ainsi cette continuité sacramentelle :

« *Assis à la droite du Père et répandant l'Esprit-Saint en son Corps qui est l'Église, le Christ agit désormais par les sacrements, institués par lui pour communiquer sa grâce. Les sacrements sont des signes sensibles (paroles et actions), accessibles à notre humanité actuelle. Ils réalisent efficacement la grâce qu'ils signifient en vertu de l'action du Christ et par la puissance de l'Esprit Saint. Dans la liturgie de l'Église, le Christ signifie et réalise principalement son mystère pascal.* »²⁰

C'est à ses Apôtres que le Seigneur a confié

14. Voir page 30 de cette lettre.

15. *Gaudium et spes*, n. 22

16. Voir page 30 de cette lettre.

17. Voir page 30 de cette lettre.

18. *Lumen gentium*, n. 1

19. *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 774

20. n. 1084-1085

le pouvoir de continuer son œuvre pour son peuple, « afin qu'ils exercent cette œuvre de salut qu'ils annoncent, par le Sacrifice et les sacrements autour desquels gravite toute la vie liturgique. Ainsi, le Christ ressuscité, en donnant l'Esprit Saint aux Apôtres, leur confie son pouvoir de sanctification : ils deviennent signes sacramentels du Christ. Par la puissance du même Esprit Saint, ils confient ce pouvoir à leurs successeurs. Cette succession apostolique structure toute la vie liturgique de l'Église ; elle est elle-même sacramentelle, transmise par le sacrement de l'Ordre. »²¹ « Pour l'accomplissement d'une si grande œuvre, le Christ est toujours là, auprès de son Église. »²²

Au cœur de l'Église et aussi en face d'elle, le ministère ordonné se trouve au service du peuple de Dieu, pour lui donner les moyens d'être ce qu'il est, un peuple sacerdotal, capable de s'offrir à Dieu avec le Christ et de conduire, vers le Royaume, les réalités de ce monde²³. C'est ici que doit trouver sa place la juste articulation entre le sacerdoce commun des baptisés et le sacerdoce ministériel²⁴, dont j'ai parlé dans ma deuxième *Lettre pastorale*²⁵ : ce lien entre les pasteurs et les communautés est vital, pour que nous soyons « signes et instruments de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain ».

Comment sommes-nous signes de la présence et de l'action de Dieu en nos vies, dans nos engagements communautaires ? Comment l'Évangile imprègne-t-il nos façons d'être et de faire ? Le Synode sur la nouvelle évangélisation d'octobre 2012 a insisté, à la suite du pape Benoît XVI, sur la cohérence de notre vie avec le message que nous voulons transmettre : il en va de la crédibilité de notre témoignage. À sa façon simple et forte, qui

touche beaucoup de monde hors de l'Église, le pape François nous invite non à changer ce que notre foi propose et transmet, mais à revoir la manière dont nous le faisons, ce qui était au cœur de l'intention du bienheureux Jean XXIII quand il a voulu convoquer le Concile. Il faut que le signe n'arrête pas à lui-même ni ne fasse écran, mais qu'il conduise vers le signifié : l'Église-sacrement est par cela même missionnaire.

N'est-ce pas ce qui est écrit dans la toute première phrase de *Lumen gentium*, qui précède immédiatement celle que nous commentons : « Le Christ est la lumière des peuples : réuni dans l'Esprit Saint, le saint Concile souhaite donc ardemment, en annonçant à toutes les créatures la Bonne Nouvelle de l'Évangile, répandre sur tous les hommes la clarté du Christ qui respandit sur le visage de l'Église »²⁶ Pour que cette lumière du Christ ressuscité se répande dans la nuit du monde qui attend l'aurore, il est indispensable que nous rayonnions, humblement et vraiment, de cette clarté de son visage ; ce qui ne peut se faire que dans la fréquentation de sa parole et de ses sacrements.

Dans l'Église-sacrement, nous devons être signes ensemble, mais aussi instruments, c'est-à-dire intermédiaires : le Christ a besoin de nous pour rejoindre, toucher des personnes et les amener à la foi, à la communion. Nous l'avons rappelé, tout le Mystère du dessein bienveillant du Père est lié à la médiation du Fils incarné : par son Incarnation, il est le Médiateur ; toute la liturgie n'est autre, comme l'enseigne le Concile après *Mediator Dei* de Pie XII, que « l'exercice de la fonction sacerdotale du Christ »²⁷. « En effet – comme l'écrit Paul à son disciple privilégié Timothée – il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes : un homme, le Christ Jésus, qui s'est donné, lui-même, en

21. n. 1086-1087

22. Constitution sur la sainte Liturgie, *Sacrosanctum Concilium*, n. 7

23. cf. *Lumen gentium*, n. 31 et suivants

24. *Ibid.*, n. 10

25. cf. p. 12-16

26. Voir page 30 de cette lettre.

27. *Sacrosanctum concilium*, n. 7



« Le Christ est la lumière des peuples : réuni dans l'Esprit Saint, le saint Concile souhaite donc ardemment, en annonçant à toutes les créatures la Bonne Nouvelle de l'Évangile, répandre sur tous les hommes la clarté du Christ qui resplendit sur le visage de l'Église. » (*Lumen gentium*)

rançon pour tous les hommes » (1 Tm 2, 5). Jésus n'est pas seulement un intermédiaire, un « *moyen terme* » ; il est appelé « *pontife* » par l'auteur de la lettre aux Hébreux, parce qu'il fait le pont entre Dieu et les hommes. Cependant, il ne le fait pas à la manière d'un ouvrage d'art qui relie deux rives d'un fleuve et qui n'est ni l'une ni l'autre ; Jésus est à la fois « *le même* » – disent les définitions dogmatiques de Chalcédoine – « *vrai Dieu et vrai homme* »²⁸, non pas mi-figue mi-raisin, ou bien ni chair ni poisson ! Il est le Dieu fait homme, l'Homme-Dieu, l'Alliance en sa Personne. Tout le mystère de notre relation à Dieu et entre nous passe par lui, ce que dit fort bien la suite de notre deuxième phrase de *Lumen gentium*.

Comment pouvons-nous être, en Église, chacun d'entre nous, grâce à la médiation du Christ, des signes et des instruments de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain ? Ces mots indiquent bien que le mystère de l'Église-sacrement engage à la fois notre personne en son intimité, et la communauté humaine, en sa totalité, sans que l'une fasse l'économie de l'autre, comme c'est le cas dans l'individualisme et le communautarisme, sans parler du totalitarisme. Le fruit du Mystère pascal et de toute la sacramentalité est de nous faire entrer dans la communion avec Dieu et d'instaurer, de nourrir entre les hommes une véritable communion fondée sur celle que nous avons avec Dieu. Dieu s'est lié par l'Alliance, non avec des personnes isolées,

mais avec un peuple. Comment vivons-nous à divers niveaux ces « *communions* » imbriquées les unes aux autres comme des poupées russes, mais ouvertes toujours et à tous ? Nos communautés ne peuvent être fermées ; elles sont missionnaires, non par tel ou tel de leurs membres, mais ensemble. Comment « *sortons-nous* » ensemble, ainsi que ne cesse de nous y engager le pape François, pour offrir, à tous, le mystère qui nous est proposé et cela est possible par la grâce de Dieu, de la communion avec Dieu et entre nous, au-delà de toute division et grâce au pardon ? Dans nos vies de chrétiens, comme dans celle du Christ, quelle part donnons-nous à l'intimité avec Dieu dans la prière ? Est-elle le fondement de toute notre activité apostolique, « *sa source et son sommet* », pour reprendre l'expression du Concile sur la liturgie²⁹ ?

L'Église, sacrement universel du salut

« Comme sacrement, l'Église est instrument du Christ. Entre ses mains elle est l'instrument de la Rédemption de tous les hommes, le sacrement universel du salut, par lequel le Christ manifeste et actualise l'amour de Dieu pour les hommes. Elle est le projet visible de l'amour de Dieu pour l'humanité, qui veut que le genre humain tout entier constitue un seul Peuple de Dieu, se rassemble dans le Corps unique du Christ, soit construit en un seul temple du Saint-Esprit. »³⁰

28. Credo de Nicée-Constantinople

29. *Sacrosanctum concilium*, n. 10

30. *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 776

Ce texte du *Catéchisme de l'Église catholique* abonde en citations du Concile, particulièrement le passage où se trouve l'expression « *sacrement universel du salut* », définissant l'Église dans la Constitution *Lumen gentium*: « *Le Christ a envoyé sur ses Apôtres son Esprit de vie et par lui a constitué son Corps, qui est l'Église, comme le sacrement universel du salut.* »³¹

La question du salut revêt une importance majeure de nos jours³². Même si le salut ne se limite pas, pour le chrétien, à la sécurité, ni même à la seule recherche de la paix, cette question revêt une acuité majeure de nos jours, car nous prenons conscience, à la suite des tragédies sanglantes du siècle dernier, mais aussi des conflits non moins sanglants d'aujourd'hui, combien notre humanité est malade, malgré les nombreuses initiatives qui visent à rétablir et à maintenir la paix sur la terre³³. On se souvient de l'initiative du pape François, le 7 septembre dernier, d'une journée de prière et de jeûne pour la solution pacifique de l'interminable conflit de Syrie, qui a contribué à ouvrir une porte à la négociation sur le démantèlement des armes chimiques dès le surlendemain.

Le salut – *salus* en latin –, c'est d'abord la santé, que menace la maladie³⁴. Encore faut-il avoir conscience de son état de malade et prendre les moyens de guérir en consultant le médecin. Un des signes de l'avènement du Messie en Jésus Christ est la guérison des malades et l'expulsion des démons. Dans le rite pénitentiel, qui ouvre la messe, nous nous reconnaissons pécheurs et nous demandons à Jésus notre guérison. Il ne s'agit pas de nous culpabiliser, sans fin, mais de solliciter la grâce dont nous avons besoin pour être libérés du mal et du Malin. Dans un de ses premiers discours après la Pentecôte, Pierre, « *rempli de l'Esprit Saint* », proclame ce qui suit de Jésus :

31. n. 48

32. Voir page 30 de cette lettre.

33. Voir page 30 de cette lettre.

34. Voir page 31 de cette lettre.

« *En dehors de lui, il n'y a pas de salut. Et son Nom, donné aux hommes, est le seul qui puisse nous sauver.* » (Ac 4, 12) De fait, quand l'ange annonce à Joseph l'origine de l'enfant que porte Marie, son épouse, il lui dit : « *Elle mettra au monde un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus (c'est-à-dire Le Seigneur sauve), car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.* » (Mt 1, 21) Fréquemment la prière liturgique et la prière personnelle s'adressent à Jésus comme Sauveur.

Le salut apporté par Jésus, le Sauveur, est bien un salut universel, ouvert à tous. Dire que l'Église est le sacrement universel du salut va plus loin que de reprendre l'adage « *hors de l'Église pas de salut* ». Les papes Jean-Paul II et Benoît XVI, comme notre pape François, nous appellent, dans la nouvelle évangélisation, à prendre les moyens actuels pour une annonce du salut en Jésus Christ, dans le dialogue avec les autres religions, ce qui n'est pas facile dans le contexte actuel, y compris chez nous, après les drames de mars 2012 à Toulouse et à Montauban. Depuis la Déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes, *Nostra aetate*, du 28 octobre 1965, nos papes insistent sur le dialogue interreligieux comme condition indispensable de la paix dans le monde. La mission ne s'oppose pas au dialogue, qui suppose non seulement le respect des autres religions, mais une vraie formation. Comment vivons-nous ce respect, ce dialogue, pour certains au plan théologique, mais pour tous au plan de la vie en société ?

Le salut, autrement dit, la santé des personnes est liée à celle de la société tout entière. Dans ce domaine, l'Église a su rappeler voici 50 ans dans *Gaudium et spes* son rôle dans le monde de ce temps en ce qui concerne l'éthique personnelle, la famille, les responsabilités sociales, les rapports entre les états, etc., tout ce qui fait l'objet de ce qu'on appelle la doctrine sociale de l'Église ou mieux, sa pensée sociale³⁵.

35. Un *Compendium* fort utile en a été publié.

La parfaite santé pour une personne humaine, c'est la sainteté: tel est l'horizon que montre le chapitre 5 de *Lumen gentium* sur l'appel universel à la sainteté, qui est la perfection de la charité, c'est-à-dire l'amour qui, à l'exemple de Jésus, va jusqu'au bout. Mais ce but n'est pas atteint du jour au lendemain, comme le montre la vie des saints³⁶. Pour nous tous, ainsi que pour tous ceux à qui nous devons annoncer la Bonne Nouvelle, des chemins s'ouvrent dans cette direction, qui nécessitent un accompagnement à la lumière de la Parole de Dieu et des étapes dans les sacrements³⁷: c'est en ce sens qu'on parle d'une pastorale de l'accompagnement ou même de l'engendrement, où la pédagogie de l'initiation sacramentelle a toute sa place, ce qui suscite, aussi, beaucoup de questions pratiques pour le respect des personnes et des sacrements, questions traversées par les grands débats actuels de notre société sur la famille.

Pour cela, nous avons, comme je l'ai rappelé au début de cette *Lettre*, ce que le *Message final* du Synode des évêques sur la nouvelle évangélisation met en avant: l'exemple de Jésus qui va au-devant de la Samaritaine, hors du territoire juif; on a pu parler de « *spiritualité de la margelle* », que fait sienne le pape François quand il nous invite à « *sortir vers les périphéries extérieures* ». Notre foi va jusqu'à espérer, pour ceux que nous rencontrons et avec qui nous cheminons, l'adhésion libre des Samaritains qui déclarent à leur compatriote: « *Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons maintenant; nous avons entendu par nous-mêmes et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde* » (Jn 4, 42), ce qui a bien une tonalité universelle.

L'Église, sacrement indéclivable de l'unité

La formule est de saint Cyprien, dont on peut dire qu'il est un des inspirateurs du concile Vatican II. L'évêque martyr de Carthage est un grand docteur de l'unité de l'Église. Dans les textes du Concile revient la forte définition de l'Église qu'il propose: *Inseparabile unitatis sacramentum*³⁸, illustration condensée de cet enseignement:

« *C'est le Christ qui a acheté de son sang le nouvel Israël, l'a rempli de son Esprit et pourvu des moyens adaptés pour son unité visible et sociale. L'ensemble de ceux qui regardent avec la foi vers Jésus auteur du salut, principe d'unité et de paix, Dieu les a appelés, il en a fait l'Église, pour qu'elle soit, aux yeux de tous et de chacun, le sacrement visible de cette unité salutaire.* »³⁹

Pourtant, plusieurs fois dans son histoire, l'Église s'est déchirée; la tunique sans couture dont Jésus fut dépouillé avant la crucifixion et qui fut tirée au sort, a été lacérée. Demeure, malgré tout, ce que nous confessons dans le Credo: « *Je crois en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique* ». Le dessein de Dieu demeure et se réalise, malgré les péchés des hommes, grâce à la prière de Jésus, avant sa Passion, et par la grâce de l'Esprit Saint, âme de l'Église:

« *L'unique Église du Christ est celle que notre Sauveur, après sa Résurrection, remit à Pierre pour qu'il en soit le pasteur, qu'il lui confia, à lui et aux autres Apôtres, pour la répandre et la diriger. Cette Église comme société constituée et organisée dans le monde est réalisée (subsistit in) dans l'Église catholique gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques qui sont en communion avec lui.* »⁴⁰

Le Décret sur l'œcuménisme fait écho à cet enseignement quand il déclare: « *C'est, en effet, par la seule Église catholique du Christ,*

36. Voir page 31 de cette lettre.

37. Voir le *Texte national pour l'organisation de la catéchèse en France*, p. 91-95

38. *Lumen gentium*, n. 9 en note avec référence à sa *Lettre* 69, 6

39. *Ibid.*, n. 9

40. *Lumen gentium*, n. 8

laquelle est moyen général du salut, que peut s'obtenir toute la plénitude des moyens de salut. Car c'est au seul collège apostolique, dont Pierre est le chef, que le Seigneur confia, selon notre foi, toutes les richesses de la Nouvelle Alliance, afin de constituer sur la terre un seul Corps du Christ auquel il faut que soient pleinement incorporés tous ceux qui, d'une certaine façon, appartiennent déjà au Peuple de Dieu. »⁴¹

On le comprend, il ne s'agit pas de fermeture, mais au contraire d'ouverture à la plénitude des dons divins dans l'Église pour tous les hommes : elle est bien « *signe et instrument* », non seulement « *de l'union intime avec Dieu* », mais « *de l'unité de tout le genre humain* ». L'unité s'impose d'abord entre chrétiens, ce qui est l'objet propre de l'œcuménisme : de belles étapes ont jalonné ce chemin, mais il reste à poursuivre le dialogue et à vivre, déjà, la communion réelle qui existe entre les communautés chrétiennes. Des liens privilégiés existent avec nos frères aînés, les Juifs ; des relations avec les croyants qui adorent le Dieu unique comme les Musulmans, sans oublier les chercheurs de Dieu et les non-croyants en quête du sens de la vie. Les rencontres d'Assise ont été significatives à cet égard, spécialement avec Benoît XVI, qui, le 27 octobre 2011, y avait invité aussi des agnostiques, car ils nous rappellent qu'il faut toujours continuer à chercher Dieu et que les croyants « *ne doivent pas considérer Dieu comme une propriété qui leur appartient* ».

La foi de l'Église est une et facteur d'unité, non de son propre fonds, mais grâce à son lien vivant avec sa source divine. Une telle unité n'est pas statique mais dynamique, non pas fermée mais ouverte. « *L'unité de la foi*, écrit le pape François dans sa première *Lettre encyclique*, *est celle d'un organisme vivant, comme l'a bien remarqué le bienheureux John Henry Newman lorsqu'il comptait, parmi les notes*

caractérisant la continuité de la doctrine dans le temps, sa capacité d'assimiler tout ce qu'elle trouve dans les divers milieux où elle est présente et les différentes cultures qu'elle rencontre, purifiant toute chose et la portant à sa parfaite expression. Ainsi, la foi se montre universelle, catholique, parce que sa lumière grandit pour illuminer tout le cosmos et toute l'histoire. »⁴² Comment sommes-nous, là où nous nous trouvons, des signes et des facteurs d'unité ? Il nous faut une grande disponibilité à chacun et à tous, en considérant leurs situations, parfois difficiles, celles sur lesquelles le pape François aime à se pencher et auxquelles il nous invite à répondre dans un esprit d'ouverture, d'attention du cœur, fondé sur notre insertion dans la vie des Trois qui sont un, grâce aux sacrements.

Dans la ligne de sa présentation du mystère de l'Église comme sacrement de communion avec Dieu et entre les hommes⁴³, le Concile a pu remonter à la source trinitaire de l'unité en reprenant l'admirable définition donnée par saint Cyprien et reprise dès les premières pages de *Lumen gentium* : « *Ainsi l'Église universelle apparaît comme "un peuple qui tire son unité de l'unité du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint"*. »⁴⁴ N'est-ce pas le résumé de la prière de Jésus avant sa mort, en saint Jean : « *Que tous, ils soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé* » (Jn 17, 21) ? Ceci rejoint la conclusion du quatrième Évangile qui est le titre même de cette *Lettre pastorale* : ces signes ont été mis dans ce livre « *pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour que, par votre foi, vous ayez la vie en son nom* » (20, 31).

41. *Unitatis redintegratio*, n. 3.

Cité par le *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 816

42. n.48. Voir l'ensemble des n. 47-49

43. Voir page 31 de cette lettre.

44. *Lumen gentium*, n.4. Voir page 31 de cette lettre.

Foi, sacrements, rencontre

L'acte de foi, auquel saint Jean nous invite, à chaque page de son Évangile, est une rencontre, comme ce fut le cas pour les premiers disciples au bord du Jourdain, pour la Samaritaine et les Samaritains, pour l'aveugle-né, ou, depuis longtemps, pour Marthe, Marie et Lazare, ses amis.

Les sacrements, qui ne sont jamais des actes privés – même quand ils ne s'appliquent qu'à une seule personne (comme dans le cas d'un baptême unique par exemple) –, supposent et nourrissent une rencontre de la communauté même réduite, convoquée par Dieu autour de sa Parole, pour recevoir les dons de l'Alliance, qui est essentiellement rencontre vivante et grandissante avec Dieu au milieu des siens.

Une place privilégiée revient au « *sacrement* » de la rencontre du frère, notamment du pauvre, si l'on a soin de relire l'enseignement de Jésus quand il évoque le jugement dernier en saint Matthieu. Il s'identifie, en effet, avec ceux qui sont dans le besoin, pour leur nourriture, leur vêtement, leur logement, leur santé ou leur liberté, et dit recevoir en sa personne ce qui est offert à ceux dont on sait prendre soin : « *Amen, je vous le dis, à chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » (25, 40) Le petit ou le pauvre sont le « *signe* » de la présence de Jésus au milieu de nous. Ainsi devons-nous continuer à *Annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres*⁴⁵, mais aussi, à percevoir la présence des pauvres en nos communautés comme celle de Jésus qui attend d'être accueilli, d'être invité à prendre sa place active parmi nous, pour que

nous reconnaissons son visage et le reflétons, en Église, pour tous les hommes.⁴⁶

Comme nous l'écrit notre pape François dans sa Lettre encyclique *Lumen fidei*: « *la foi est un don gratuit de Dieu qui demande l'humilité et le courage d'avoir confiance et de faire confiance, afin de voir le chemin lumineux de la rencontre entre Dieu et les hommes, l'histoire du salut.* »⁴⁷ La vie de foi, nourrie par les sacrements, nous apprend, jour après jour, la confiance en Dieu, la confiance dans les autres et nous amène à trouver une juste confiance en nous-mêmes, pour découvrir et servir le dessein de Dieu, qui est mystère d'unité et de communion⁴⁸.

Je laisse au Saint-Père le dernier mot. Pour présenter la vie de l'Église, il a dit ce qui suit, lors de l'audience générale du mercredi 9 octobre 2013 :

« *Nous pouvons dire que c'est comme dans la vie de famille ; dans la famille, à chacun de nous est donné tout ce qui nous permet de croître, de mûrir, de vivre. On ne peut croître seuls, on ne peut marcher seuls, en s'isolant, mais on marche et on croît dans une communauté, dans une famille. Et il en est ainsi dans l'Église ! Dans l'Église, nous pouvons écouter la Parole de Dieu, certains que c'est le message que le Seigneur nous a donné ; dans l'Église, nous pouvons rencontrer le Seigneur dans les Sacrements qui sont les fenêtres ouvertes à travers lesquelles nous est donnée la lumière de Dieu, des ruisseaux auxquels nous*

45. Titre de ma première *Lettre pastorale*.

46. Voir page 31 de cette lettre.

47. n. 14

48. Voir les n. 40-45 de *Lumen fidei*

Voir page 31 de cette lettre.

puisons la vie même de Dieu ; dans l'Église, nous apprenons à vivre la communion, l'amour qui vient de Dieu.

L'Église n'a pas de fermetures, elle est envoyée à la totalité des personnes, à la totalité du genre humain. Et l'unique Église est présente également dans ses plus petites parties. Chacun peut dire : dans ma paroisse est présente l'Église catholique, parce qu'elle aussi fait partie de l'Église universelle, elle aussi possède la plénitude des dons du Christ, la foi, les sacrements, le ministère ; elle est en communion avec l'évêque, avec le Pape et elle est ouverte à tous, sans distinction. L'Église n'est pas seulement à l'ombre de notre clocher, mais elle embrasse une vaste étendue de personnes, de peuples qui professent la même foi, se nourrissent de la même Eucharistie, sont servis par les mêmes pasteurs. Se sentir en communion avec toutes les Églises, avec toutes les communautés catholiques petites ou grandes du monde ! Comme cela est beau ! Puis sentir que nous sommes tous en mission, petites ou grandes communautés, nous devons tous ouvrir nos portes et sortir pour l'Évangile. Demandons-nous alors : qu'est-ce que je fais pour communiquer aux autres la joie de rencontrer le Seigneur, la joie d'appartenir à l'Église ? Annoncer et témoigner la foi n'est pas l'affaire de quelques-uns, mais concerne également moi, toi, chacun de nous ! »



« Nous pouvons dire que c'est comme dans la vie de famille ; dans la famille, à chacun de nous est donné tout ce qui nous permet de croître, de mûrir, de vivre.

On ne peut croître seuls, on ne peut marcher seuls en s'isolant, mais on marche et on croît dans une communauté, dans une famille.

Et il en est ainsi dans l'Église ! »

(pape François)



Notes

3. Première Lettre encyclique de Paul VI, *Ecclesiam Suam*, du 6 août 1964, n. 67: « *L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Église se fait parole; l'Église se fait message; l'Église se fait conversation.* »

10. La Lettre apostolique, en date du 31 mai 1998, s'intitule *Dies Domini. Sur la sanctification du dimanche*. Voir nos analyses sur ces rapprochements dans *Notitia*, Revue de la Congrégation pour le Culte divin et la Discipline des Sacrements, n. 465-466, mai-juin 2005, « Le dimanche, défi pastoral », p. 243-247. La dernière *Lettre apostolique* de Jean-Paul II a été écrite pour l'Année de l'Eucharistie: *Reste avec nous, Seigneur (Mane nobiscum Domine)*, datée du 7 octobre 2004. En octobre 2005 s'ouvrait à Rome le Synode des Evêques sur l'Eucharistie, auquel il m'a été donné de participer: convoqué par Jean-Paul II, il a été confirmé par Benoît XVI, élu pape le 19 avril 2005.

14. Saint Léon le Grand, le grand docteur de l'Incarnation, s'est souvent exprimé sur ce mystère; il parle aussi de « *sacrement du salut* »: « *Qu'ils cessent donc de se plaindre, ceux qui s'élevant par leurs murmures impies contre la dispensation divine, accusent le délai de la naissance du Sauveur, comme si les âges précédents n'avaient pas eu part à ce qui s'est fait dans le dernier âge du monde. L'Incarnation du Verbe, soit future, soit réalisée, a produit son effet, et le sacrement du salut des hommes n'a*

manqué à aucune époque de l'antiquité. Ce que les Apôtres ont prêché, les Prophètes l'avaient annoncé et ce mystère ne s'est pas accompli trop tard, puisqu'il avait toujours été cru. Mais la sagesse et la bonté de Dieu, par ce salutaire retard, nous ont rendus plus capables de répondre à son appel: car ce qui avait été annoncé par tant de signes, tant de voix et tant de mystères au cours de tant de siècles, ne pouvait plus, en ces jours de l'Évangile, demeurer ambigu; et la naissance du Sauveur, qui devait surpasser tous les miracles et excéder toute mesure de l'intelligence humaine, engendrerait en nous une foi d'autant plus constante qu'elle avait été précédée par une prédication plus ancienne et plus souvent renouvelée. Ce n'est donc point par une décision nouvelle ni par une tardive miséricorde que Dieu a pourvu aux choses humaines. Mais depuis l'origine du monde, il a établi un seul et même moyen de salut universel. Car la grâce divine, par laquelle a toujours été justifiée la totalité des saints, s'est accrue à la naissance du Christ, mais elle n'y a pas commencé; et ce mystère de la grande miséricorde, dont le monde est aujourd'hui rempli, fut également si puissant dans les figures, que ceux qui ont cru en sa promesse n'y ont pas moins participé que ceux qui plus tard en ont reçu le don. » (3^e sermon pour Noël, n. 4, P.L. 54, 2002)

16. Le Père dominicain Edward Schillebeeckx a écrit un livre sur *Le Christ, sacrement de la rencontre de Dieu. Étude théologique du Salut par les sacrements* (Paris, Cerf, 1997), qui a fait

date, même s'il s'est écarté plus tard du Magistère de l'Église. On peut le résumer comme le fait l'éditeur: « *L'homme est sauvé dans la mesure où il rencontre Dieu. Le Christ a voulu que, pour tout homme, cette rencontre se réalise normalement par un ensemble de gestes humains, dans l'espace et le temps. Ainsi, l'abaissement du Christ révèle que Dieu est miséricorde, et son élévation proclame que nous sommes adoptés comme fils de Dieu. Le Christ apparaît alors comme le sacrement en lequel Dieu se réconcilie avec les hommes et réconcilie les hommes entre eux.* »

17. « *Ursakrament* » en allemand d'après l'expression répandue par Otto Semmelroth dans son livre *Le Christ, sacrement de la Rédemption* (1963).

26. C'est à cette phrase que j'ai emprunté le titre de ma deuxième *Lettre pastorale: Réfléter en Église pour tous les hommes la clarté du visage du Christ* (janvier 2012). Je me permets de rappeler aussi que, pour ma première Lettre, le document commence par une section rappelant les grandes lignes de l'héritage de Vatican II.

32. Ce sera notre sujet de réflexion à la session doctrinale des évêques de France les 25 et 26 février 2014 à Paray-le-Monial.

33. Les 2, 3 et 4 octobre de cette année 2013, on a célébré à Rome les 50 ans de la Lettre encyclique du bienheureux Jean XXIII *Pacem in terris*.

34. La pastorale de la santé reste une des premières orientations de notre diocèse avec les grandes réalités de nos hôpitaux, à la pointe en France.

36. L'Église est d'abord « l'Église des saints », selon l'intuition de Georges Bernanos : cf. *Jeanne relapse et sainte*. On connaît son mot final dans le *Journal d'un curé de campagne* : « Il n'y a qu'une tristesse, celle de n'être pas des saints ». La première homélie du pape François cite son contemporain. Le pape Jean-Paul II, dans sa Lettre apostolique *Ut unum sint* parle beaucoup du martyrologe des saints de nos diverses confessions chrétiennes, unies dans leur témoignage jusqu'à la mort.

43. Sur la communion ecclésiale et son caractère sacramentel, on peut se référer au cours sur l'Église du frère Benoît-Dominique de la Soujeole, o.p., *Introduction au mystère de l'Église*, Éditions Parole et Silence, 2006, p. 441-491 (sur saint Cyprien, voir p. 89-90). Pour l'auteur, l'Église est « le sacrement de la communion ». On dit souvent avec justesse que l'héritage du concile Vatican II est une spiritualité de communion. Il faut aussi relire l'admirable *Méditation sur l'Église* (Seuil, 1953, rééditée récemment au Cerf) du père Henri de Lubac.

44. « *De unitate Patris et Filii et Spiritus Sancti plebs adunata* », formule de saint Cyprien en son *Traité sur la prière* du Seigneur, n. 23. La formule,

souvent citée par nos Papes, se trouve résumée dans la huitième préface des dimanches de temps ordinaire en ces mots : « *Plebs de unitate Trinitatis adunata* » (« peuple unifié par La Trinité sainte »), auxquels j'ai emprunté ma devise de père abbé et d'évêque : « *De unitate Trinitatis* », pour servir l'unité de nos communautés ecclésiales à partir de la source même de l'unité.

46. Pour nous aider à prendre toute la dimension de la « diaconie » de l'Église, aux divers plans des relations entre les personnes, les communautés et les états, on se référera à la quatrième Constitution de Vatican II sur l'Église dans le monde de ce temps (*Gaudium et spes*) et à l'excellent *Compendium de la doctrine sociale de l'Église*, Librairie Vaticane, 2005.

48. Voir les n. 40-45 de *Lumen fidei*, notamment ce passage : « *Dans la célébration des sacrements, l'Église transmet sa mémoire, en particulier avec la profession de foi. Celle-ci ne consiste pas tant à donner son assentiment à un ensemble de vérités abstraites. Dans la confession de foi, au contraire, toute la vie s'achemine vers la pleine communion avec le Dieu vivant. On peut dire que dans le Credo, le croyant est invité à entrer dans le mystère qu'il professe et à se laisser transformer par ce qu'il professe.* » (n. 45)



DOMINIQUE DESVERNOIS

Jean l'Évangéliste,
Cathédrale Saint Étienne,
Toulouse



JEAN-FRANÇOIS SALLES

Lettre pastorale
sur l'Église et les sacrements

+ fr. Robert Le Gall

Archevêque de Toulouse

Supplément à *Foi & Vie* n°95

Conception: Bayard Service Édition Grand Sud-Ouest - Tél. 05 62 74 78 20 - bse-grand-sud-ouest@bayard-service.com

Impression: Midi-Pyrénées Impression - 31100 Toulouse

Photo de couverture: Michaël Greschny - Église de Nages - Tarn
Foi et Vie / J.-M. Dessaivre